

LE DERNIER POUR LA ROUTE





Pan-Européenne présente

François Cluzet

LE DERNIER POUR LA ROUTE

Un film de Philippe Godeau

Avec Mélanie Thierry, Michel Vuillermoz

D'après l'ouvrage de Hervé Chabalier

Le dernier pour la route publié aux Editions Robert Laffont

23 SEPTEMBRE

Format : 2.35 / Son : Dolby SRD-DTS / Durée : 1h47 / Visa n°119.757

Dossier de presse, photos et filmographies téléchargeables sur
www.ledernierpouurlaroute.com

Synopsis

Hervé (François Cluzet) patron d'une agence de presse décide d'en finir avec l'alcool.

Loin de tout et grâce aux autres, il parvient à combattre sa dépendance, en repartant vers une nouvelle vie.

Entretien Philippe Godeau

Après les casquettes de producteur et de distributeur, en voilà une nouvelle pour vous, celle de réalisateur. Était-ce un défi ?

Tout ça s'est fait un peu presque malgré moi, mais en même temps c'est sans doute ma plus belle expérience depuis que je travaille dans le cinéma. Je n'avais jamais pensé à réaliser un film, j'ai toujours été très heureux dans la distribution et la production. Lorsque j'ai acheté les droits de ce livre, je n'avais pas du tout dans l'idée de le réaliser. J'ai rencontré plusieurs metteurs en scène pour leur proposer l'adaptation. Mais l'angle qu'ils voulaient prendre n'était pas, de mon point de vue, le bon. Pour la première fois, je me suis plus impliqué dans l'écriture, en me disant : « On proposera le scénario au metteur en scène après... ». J'ai travaillé avec Agnès de Sacy, puis, quand je l'ai de nouveau proposé à Jaco Van Dormael ou à des gens de mon entourage, ils m'ont plutôt encouragé à le réaliser moi-même. Aujourd'hui, je n'ai qu'une envie, c'est de faire un autre film.

Qu'avez vous ressenti en lisant le livre d'Hervé Chabalier ?

C'est un livre que l'on ressent, qui m'a énormément touché. Je l'ai lu comme un roman, très rapidement et, dès le lendemain matin, j'ai appelé pour avoir les droits. Ça m'était déjà arrivé quand j'avais lu *La mort intime*, de

Marie de Hennezel. A priori ce ne sont pas des livres évidents à adapter mais pour moi c'était une révélation, une évidence.

On dit souvent qu'un réalisateur met beaucoup de lui-même dans un premier film.

Je ne saurais pas faire un film qui ne me parle pas. En tant que producteur, cela m'a toujours intéressé de faire des films qui peuvent être non seulement des œuvres de cinéma, mais aussi véhiculer un message. Le film est une adaptation de l'histoire de la vie d'Hervé Chabalier, dont le livre était réussi parce que sincère. J'ai donc essayé d'être aussi sincère que lui. Quand j'ai montré le film à Hervé, j'étais à la fois très ému et inquiet. Le fait qu'il soit touché par le film était important pour moi. Même si je n'ai pas fait le film pour Hervé mais dans le but de sensibiliser le plus de personnes possible à ce sujet.

Le film ressemble-t-il à celui que vous imaginiez en l'écrivant avec Agnès de Sacy ?

Oui et non. Ce qui est vraiment magique quand on fait un film, c'est que les choses vous échappent. C'est magique quand vous mettez un récit en place et qu'une scène se met à vivre, que les acteurs amènent quelque chose qui est au-delà de ce que vous avez pu écrire, imaginer, et de laisser les choses vous échapper. Pour moi, c'est curieusement ce qu'il y a de plus émouvant et de plus fort : quand le film ne vous appartient plus vraiment.





Le film traite de la dépendance en général, beaucoup plus vaste que la seule dépendance à l'alcool. Était-ce une évidence dès l'écriture ?

C'est vrai que le sujet du film est plus large que l'alcoolisme, mais honnêtement je ne peux pas dire que c'était calculé. À travers un exemple, un personnage ou un groupe, tout le monde peut s'identifier un petit peu, même si on n'est pas obligé d'être alcoolique ou de souffrir de dépendance pour être sensible aux situations vécues par les personnages. Chacun de nous, à un moment de sa vie, peut souffrir d'une dépendance. Je crois que le film dit surtout que c'est en s'ouvrant, en parlant, que cela peut s'arranger.

Votre leitmotiv a-t-il été de faire de ce sujet grave un divertissement ?

Tout à fait. J'aime le cinéma où l'on ne s'ennuie pas. J'aime bien l'idée qu'un film nous change un peu quand on sort de la salle. En tant que producteur, j'aime également pouvoir travailler pendant deux ans sur une histoire et des personnages qui sont à l'opposé de moi. J'étais totalement hypocondriaque quand j'ai acheté les droits du livre *La mort intime* de Marie de Hennezel, et son adaptation au cinéma, *C'est la vie* de Jean-Pierre Améris, m'a un peu changé. J'espère qu'il en sera de même pour les spectateurs du *Dernier pour la route*.

Sur le tournage à Aix-les-Bains, l'ambiance était extrêmement bienveillante. Cette cohésion était-elle importante pour aller dans le sens du projet ?

Oui je crois. Il fallait que ça nous touche d'abord pour avoir une chance de toucher les autres. François Cluzet dit très justement qu'un acteur ne peut pas être seul. C'est l'histoire d'un groupe, donc il fallait que ce groupe existe. J'ai eu la chance que chacun amène, au-delà de sa performance d'acteur, sa personnalité et sa sincérité.

Avant le tournage, avez-vous assisté à des réunions d'Alcooliques Anonymes ?

Le centre de cure du film est inspiré de celui du livre. Hervé est allé dans un centre qui applique la méthode du Minnesota, qui aide les gens à ne plus être dépendants et qui pourrait servir à n'importe qui, dans la recherche d'une certaine qualité de vie. Je suis allé dans cet endroit et j'y ai passé un certain temps. Le travail de thérapie de groupe est insensé. On ne peut pas l'expliquer tant qu'on ne l'a pas vécu. Chaque personne, en donnant d'elle-même, en faisant partager son expérience, va aider l'autre à aller mieux.

On a le sentiment qu'avec ce film, comme avec le livre d'Hervé Chabalié, vous allez aider les gens.

Pour moi, il y a eu un avant et un après *Les nuits fauves* de Cyril Collard. Après ce film, on a parlé du SIDA alors qu'on n'en parlait pas avant. J'espère qu'après ce film on parlera de la dépendance plus facilement.

Pouvez-vous revenir sur les difficultés que vous avez rencontrées concernant le casting ?

Tous les acteurs à qui l'on a proposé le rôle d'Hervé ont dit « oui » à peu près en 24 heures. Puis, ça ne s'est finalement pas fait. Ce qui est drôle, c'est que la première personne à qui j'avais donné le livre il y a quelques années était François Cluzet. Il ne l'avait alors pas lu, il n'en avait pas envie à ce moment-là de sa vie. Je crois qu'il en avait une mauvaise perception : il pensait qu'Hervé racontait sa dérive. Aujourd'hui, c'est un bonheur d'avoir fait ce film avec François, et je pense que personne n'aurait pu tenir ce rôle aussi bien que lui.

Comment avez-vous travaillé avec François Cluzet lors de la préparation et sur le tournage ?

On s'est vus environ trois semaines avant le début du tournage, et on a beaucoup parlé, de nous, de choses assez intimes, très simplement, en confiance. Je pense que ça a permis à François de s'abandonner. Il a donné dans le film des choses insensées sans même que je n'ai à le lui demander.

Et votre rencontre avec Mélanie Thierry ?

C'est la première personne que j'ai appelée et il se trouve qu'elle était enceinte à ce moment-là. Elle adorait le scénario, mais elle m'a dit qu'elle ne s'en sentait absolument pas capable. Avoir un bébé et devoir, deux mois après, jouer une alcoolique défoncée était compliqué. J'ai donc cherché, rencontré beaucoup de jeunes filles, puis j'ai su

par Jérôme Salle qu'elle était toujours disponible. Elle m'a alors rappelé et m'a dit « Je le fais ! ». Pendant le tournage, elle m'a fait le plus beau des compliments, elle m'a dit : « C'est la première fois qu'on me regarde jouer ».

Il y a une scène bouleversante dans le film, c'est la visite de la femme d'Hervé au centre. Est-ce que cette scène fut particulièrement difficile à tourner ?

J'ai eu la chance incroyable qu'Anne Consigny accepte un petit rôle de deux jours. Et forcément, lorsque vous réunissez dans une même scène François Cluzet, Marilynne Canto et Anne Consigny, trois très bons acteurs, après il n'y a rien de difficile.

Vous disiez que ce premier film comme réalisateur n'était pas arrivé par accident mais presque. Maintenant vous pensez déjà au second. Vous êtes devenu accro ?

Oui, j'en ai envie, mais je prendrai le temps. J'adore aussi mon métier de producteur, je suis très proche des talents qui me font confiance depuis plusieurs années. Ils savaient que je faisais un film, mais je n'ai jamais abandonné ma casquette de producteur.



Entretien Hervé Chabalier

Comment avez-vous réagi en voyant le film ?

J'ai pour ainsi dire réagi en plusieurs étapes parce que j'ai vu le film se construire, des rushes au premier montage puis au résultat final. Au deuxième visionnage de la copie 35 définitive, je me suis senti spectateur, et non acteur ou observateur. Je regardais une histoire et non plus mon histoire. Avant j'étais tellement occupé à décortiquer, plan par plan, mot par mot ! Je ne pouvais pas me laisser prendre par le film. Pour être totalement franc, je crois que je ne pourrai jamais voir ce film comme un cinéphile normal car il parle d'un moment douloureux de ma vie.

J'ai été absolument épaté par l'humanité et la sobriété (sans mauvais jeu de mots !) de François Cluzet. On se connaît très peu, nous ne nous étions vus que deux fois, et bizarrement je trouve qu'à certains moments il a des expressions qui me sont très personnelles. Mélanie Thierry, j'aurais bien aimé moi aussi la serrer dans mes bras ! Elle est si superbement fragile dans le film !

Vous avez suivi différentes étapes du film, avez-vous cependant été surpris en le voyant ?

Une de mes inquiétudes était de savoir comment les parties de fiction allaient se marier avec les parties plus réelles tirées du livre. Mais tout ce qui est de la pure fiction est totalement crédible.

J'avais aussi la préoccupation de savoir si le message sur l'alcoolisme passerait bien. L'essentiel est dit et bien dit. C'est ce à quoi j'attachais le plus d'importance, et j'espère que ce film sera aussi utile que le livre. L'alcoolisme est toujours considéré comme une tare, une déviance. Trop de gens ne savent pas que c'est une maladie. Alors les alcoolos cachent leur dépendance, leur addiction quand ils ne sont pas en plein déni. Je pense que le film va aider, comme le bouquin, à une prise de conscience : la majorité des personnes qui étaient avec moi à la dernière projection, s'interrogeaient en sortant de la salle : « Suis-je alcoolique ? ».

Pensez-vous que la force de l'image soit la même que celle de l'écrit ?

J'adore l'écriture, mais l'image est mon métier et je sais très bien que quand on a une image vraie, forte, on a du mal à être meilleur à l'écrit. L'intérêt de l'écrit est l'imaginaire et de pousser à l'approfondissement. Je crois au côté « coup de poing » du film.

Comment avez-vous collaboré avec Philippe Godeau et Agnès de Sacy pour l'écriture du scénario ?

Avec Philippe, nos rapports ont toujours été basés sur une très grande confiance. On s'est peu parlé du scénario, on savait qu'on était sur la même longueur d'ondes sur la nature du film. Avant même de concrétiser l'achat des droits, Philippe et moi, nous nous sommes beaucoup vus et je savais très bien dans





quel esprit il voulait faire *Le dernier pour la route*. Avec Agnès, on a naturellement trouvé les espaces où il était légitime que j'intervienne, je voulais avoir un œil sur le scénario, non pas pour contrôler son travail si talentueux mais uniquement pour vérifier qu'il n'y ait pas de problème avec la description de la maladie alcoolique, ses conséquences, le cheminement de l'alcoolique, son caractère, son comportement. J'ai beaucoup discuté avec Agnès. Je me suis un peu mêlé des dialogues car les alcooliques ont des tics de langage. Je suis intervenu, en quelque sorte, comme « expert » alcoolique. Ce fût, de mon point de vue, une collaboration exemplaire.

Vous dites que vous ne verrez jamais ce film comme un spectateur ordinaire. Est-ce toujours douloureux de replonger dans cet épisode de votre vie ?

Aujourd'hui ça l'est moins, parce que je suis abstinant depuis bientôt sept ans et que j'ai énormément parlé de ce problème pendant les trois années qui ont suivi la sortie de mon bouquin. D'abord j'ai écrit le livre, ce qui était déjà une thérapie en soi. Ensuite, comme il a très bien marché, j'en ai beaucoup parlé, j'ai fait énormément de réunions, participé à de nombreux débats, je me suis donc presque complètement libéré. Finalement c'est presque devenu l'histoire de quelqu'un d'autre à force de la raconter. C'est évidemment mon histoire, mais elle appartient à la collectivité, c'est donc moins violent pour moi. Ce qui a été compliqué et

émouvant en visionnant le film fini, c'est de voir les archives. Des archives très personnelles que l'on doit à mon père, qui est mort aujourd'hui. On voit dans ces images ma petite sœur, dont la mort est ma fracture première.

Le film est porteur d'espoir, comme le livre. Le fait de pouvoir dire : « Voilà, on peut s'en sortir » est-il une des conditions qui vous ont fait accepter cette adaptation ?

Le film, comme le livre, est un combat vers la lumière. Ce n'est pas une descente aux enfers, c'est même l'inverse. Il y a certes quelques scènes où l'on voit Hervé saoul en train de boire d'une manière compulsive, ce qui fût le cas, quelquefois, les deux dernières années de mon alcoolisation. Mais ce n'est pas que ça. C'est le parcours d'un homme qui essaie de ne pas mourir, qui se bat pour essayer de retrouver sa dignité, qui cherche les moyens de repenser sa manière d'être pour être bien dans sa vie. C'est une histoire de résilience.

En voyant le film, on a le sentiment qu'on ne peut arriver au bout de cette quête d'équilibre qu'en la partageant avec les autres. La notion de groupe est très forte...

Quand on est dépendant alcoolique, on ne peut pas négocier avec l'alcool, on ne peut pas dire : « Tiens, je ne vais boire qu'un verre ou deux dans la journée ». On ne peut plus se passer de l'alcool, c'est lui qui prend la maîtrise de la vie, qui est aux commandes. Pendant la dernière période de mon alcoolisation, je ne buvais pas pour être

bien mais pour ne pas être mal. J'étais devenu un véritable toxicomane. Bien sûr j'ai essayé de m'en sortir seul, par orgueil. Combien de fois me suis-je dit le matin sous la douche : « Aujourd'hui tu vas arrêter ! ». Finalement je n'arrêtais rien du tout, et le pire c'est qu'en le disant je savais que je ne le ferais pas. Et là, on atteint le fond, quand on se ment consciemment à soi-même. On ne se sort de l'alcool que pour soi, et il faut un bel égoïsme positif pour y parvenir. Evidemment le groupe est essentiel, parce que seuls les alcooliques savent bien parler de l'alcool, ce sont eux qui connaissent le mieux leurs problèmes, bien mieux en tous cas que la grande majorité des médecins qui sont ignorants de cette maladie. Ce qu'il y a de formidable dans ces groupes de paroles, c'est qu'on est tous pareils, d'où que l'on vienne, quels que soient notre niveau social et notre éducation. On a la même maladie, les mêmes raisons profondes qui font qu'on est dépendant.

Quel souvenir avez-vous de votre arrivée dans le centre de cure ?

Quand je suis arrivé à la Métairie, en Suisse, je savais que je n'avais pas le choix. Alors j'ai fais le dos rond, je n'ai pas fait le malin. Je me suis contraint au début et j'ai accepté ce qui m'arrivait. Je savais que c'était ma dernière chance. Alors la qualité de l'accueil, la fouille, la chambre à deux lits... Ça n'a pas été dur. Une fois qu'on a décidé de s'en sortir, peu importe qu'on soit en quarantaine, qu'on ne puisse pas téléphoner, ce ne sont alors que des détails. Ce qui est dur, c'est d'être alcoolique, soumis à la boisson.

On sent un tournant dans l'évolution d'Hervé lorsque sa femme vient lui rendre visite au centre et qu'il perçoit son alcoolisme à travers le discours de sa femme.

Anne Consigny est remarquable dans son jeu. C'est très étrange parce que Philippe ne connaissait pas mon épouse et pourtant Anne lui ressemble étonnamment, elle a la même retenue. Je ne sais pas si les choses ont réellement changé à ce moment-là, mais c'était un moment important.

Il faut dire la vérité à un alcoolique. Il ne faut jamais relever un alcoolique quand il tombe. Il faut le laisser par terre, il ne faut pas qu'une femme aimante l'aide à se relever, le mette au lit et qu'il se réveille le matin en se disant « Tout va bien, ce n'est pas si grave que ça ! ». Il faut arriver à le confronter réellement aux dégâts que provoque cette maladie.

Le constat du film, comme du livre, est quand même très dur : certains se sortent de cette situation, et d'autres y restent. Avez-vous encore des contacts avec vos compagnons d'infortune ?

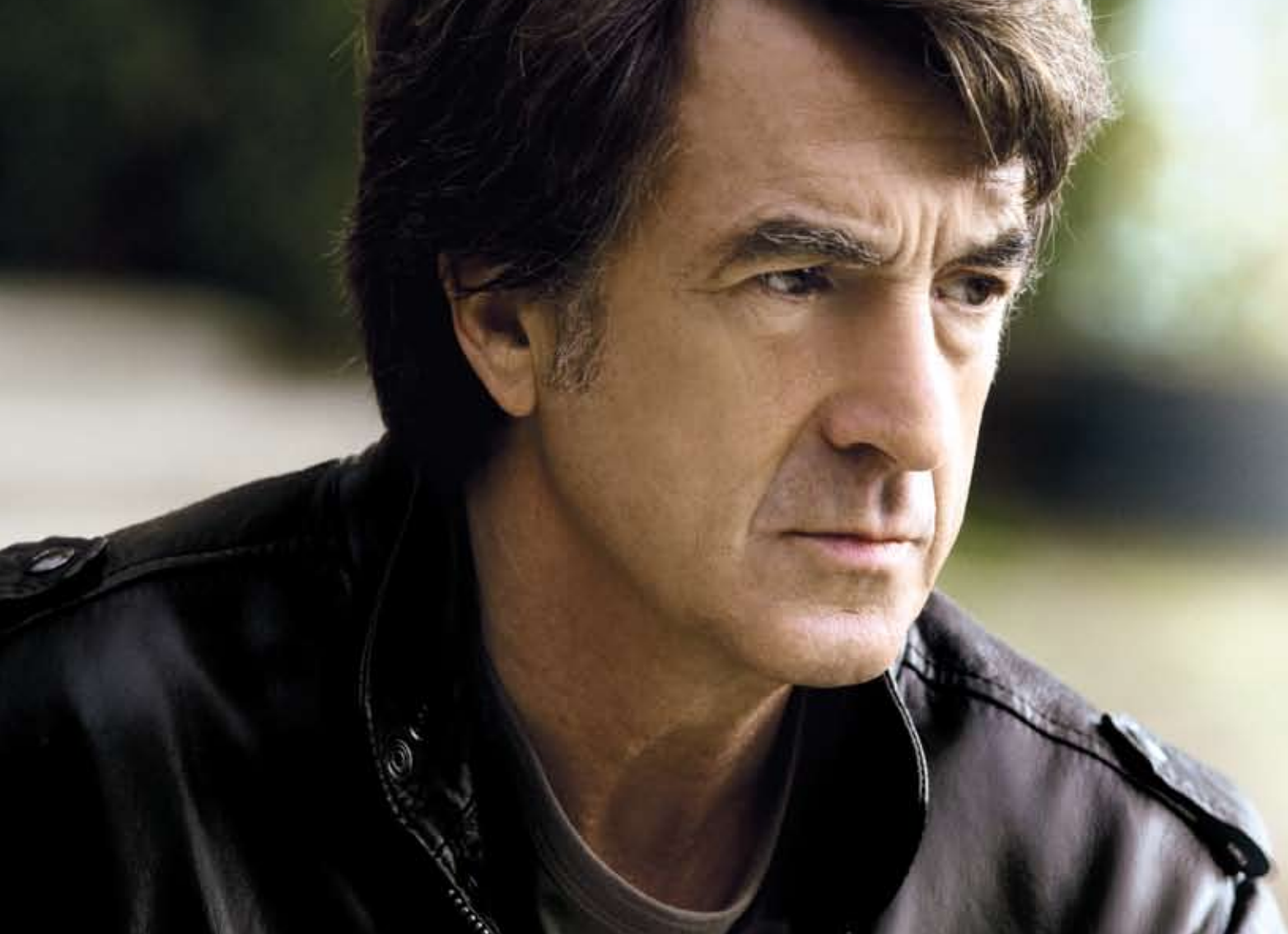
En l'espace de deux ans, trois de mes compagnons de cure les plus proches sont morts d'alcoolisme. Pas directement parce qu'on ne meurt pas d'alcoolisme, sauf quand on a une cirrhose ou des varices oesophagiennes. Souvent l'alcool est à l'origine de bien d'autres maladies. Et quand on est dans l'état dans lequel je me trouvais les deux dernières années, il n'y a pas trente-six solutions : c'est soit l'hôpital psychiatrique, soit la mort, soit la prison car on perd les pédales, les repères. Je n'ai jamais été agressif

sous l'emprise de l'alcool. Mais je me suis fait interpeller, menotter et j'ai eu droit à la cellule de dégrisement. C'était étrange, je ne pensais pas connaître un jour dans ma vie ce genre de situation. Les alcooliques sont incontrôlables. Ils savent qu'ils ne doivent pas conduire, mais ils le font quand même. C'est ce genre de dérapages, entre autres, qui les mène à la prison.

Aujourd'hui, vous avez le sentiment d'être un rescapé ?

Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'être en vie, c'est déjà pas mal. J'ai beaucoup de chance de ce point de vue. Le fait de ne pas boire ne supprime pas du tout les problèmes du quotidien. Simplement, j'essaie de me placer autrement, de maîtriser mes émotions et mes colères, de lâcher prise plutôt que de me miner. Je me récite souvent cette fameuse prière de la sérénité qui est en fait un véritable guide de vie : « Mon Dieu (tel que chacun le conçoit), donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer les choses que je peux et la sagesse d'en connaître la différence ». C'est évidemment la troisième partie la plus importante. Je me soigne, je sais que je ne guérirai jamais de l'alcoolisme, je dois rester vigilant. Le verre n'est jamais très loin...





Entretien François Cluzet

Comment présenteriez-vous votre personnage ?

C'est un reporter, un homme d'action, un passionné, un aventurier. Comme il le dit dans le film, c'est un type qui avait besoin de couvrir chaque guerre qui éclatait dans le monde.

C'est peut-être un peu égoïstement qu'il partait toujours loin de sa famille. C'est un personnage double, individualiste et homme d'équipe à la fois.

Avez-vous besoin de comprendre complètement les personnages pour les incarner, notamment un personnage aussi riche et complexe qu'Hervé ?

Je ne sais pas si de toute façon on peut tout comprendre d'un personnage. Je dirais que je choisis les personnages et les films lorsqu'ils trouvent un écho en moi. Est-ce que c'est parce que j'ai vécu des choses similaires ? Ou parce que j'ai une idée sur le sujet ? Ou parce que d'autres personnages dans le scénario me ressemblent ou me touchent ? C'est un peu pour tout ça, et pour l'émotion. Si je ressens de l'émotion en lisant un scénario, j'ai l'impression de pouvoir faire un travail personnel. Ce qui me dérangerait le plus, c'est d'avoir quelque chose à composer. Je n'aime pas composer, j'aime l'idée de pouvoir prêter modestement mon enveloppe, mon rythme, à un personnage.

Vous êtes-vous senti une responsabilité particulière à incarner quelqu'un de contemporain, comme Hervé Chabalier ? Comment s'est passée votre rencontre avec lui, avant et après le tournage ?

Hervé Chabalier m'a touché. Je l'ai trouvé sensible et fin. J'ai lu son livre, qui m'a bouleversé, et c'est en grande partie pour ça que j'ai accepté de faire le film. J'ai ressenti la responsabilité de ne pas le décevoir. Nous, les acteurs, nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne mais s'il n'est pas solide, elle ne tient pas. L'avis d'Hervé était très important pour moi parce que dans le cadre d'une biographie c'est important de savoir ce que pense l'auteur. Hervé Chabalier connaît bien le cinéma. Sa réaction, le fait qu'il ait été très ému et bouleversé à la première projection du film, est aussi due à l'entière responsabilité du film. Le film est simple, il s'adresse directement à la sensibilité des spectateurs et ne cérébralise pas l'affaire. Le problème de beaucoup de films, c'est que l'on fait trop appel à la réflexion des spectateurs. Or, ils ne sont pas là pour ça, ils sont là pour recevoir malgré eux l'émotion, pour qu'on les atteigne au plus profond, et ça c'est mon boulot.

Quelle a été l'émotion, le déclic qui a fait que ce personnage-là vous a touché ?

L'émotion vient vraiment de l'histoire d'Hervé avec l'alcool, c'est-à-dire de la façon avec laquelle il se retrouve dans une situation difficile et arrive à s'en sortir. Ce qui me plaît c'est la façon dont on peut rebondir. Je crois que tout n'est

jamais réglé d'avance dans la vie et que tant qu'il nous reste une heure de respiration, on peut changer d'avis. Ce que j'ai toujours constaté, c'est que la vie n'est faite que de ruptures. Il faut donc se préparer aux ruptures, et quand on est au plus bas, il faut en prendre conscience, réfléchir à une solution puis passer à l'acte pour s'en sortir, que ce soit affectivement, familialement, professionnellement...

Ce que montrent indiscutablement le film et les propos d'Hervé Chabalier, c'est qu'on ne s'en sort pas seul, qu'on a besoin du groupe. C'est un élément moteur pour rebondir...

En effet, je crois aussi à ça. Il y a une phrase d'Hemingway qui dit : « Un homme seul est foutu d'avance ». On est seul quand on se met dans le pétrin, mais il faut être plusieurs pour s'en sortir. Je crois à la force de l'équipe, je fais un métier d'équipe, c'est toujours ça qui m'a plu. Seul, je n'aurais rien pu faire. Je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni compositeur. Je suis juste un interprète. Il me faut un auteur, un metteur en scène, et surtout des partenaires. Pour moi, un bon acteur, c'est un bon partenaire.

C'est quelque chose qui revient souvent dans vos interviews, cette notion d'échange.

Exactement. C'est pour moi une belle métaphore de la vie, on ne fait rien tout seul. En tant qu'acteur, quand j'ai le rôle principal, c'est de mon devoir de faire en sorte que tous les acteurs se sentent bien. Comme j'ai commencé comme figurant, je sais ce que ressent un acteur qui

vient pour peu de temps sur un tournage. Il est souvent obligé de maîtriser ce qu'on lui demande, alors que le jeu, le vrai jeu, c'est au-delà de la maîtrise, c'est un abandon face aux partenaires dans la situation. Je suis content qu'on ait réussi ça dans ce film, grâce à l'état d'esprit de tous les acteurs choisis par Philippe Godeau. Il a fait preuve d'une grande harmonie. Sous ses airs de ne pas y toucher, il a fait un casting quasi parfait.

Comment avez-vous travaillé, à la fois sur votre personnage et sur la manière dont fonctionne ce groupe autour d'Hervé ?

Je travaille d'abord sur le texte, je m'imbibe de l'histoire. Lorsque j'ai l'impression que je sais ce qui va se passer à la page suivante, j'essaie de voir quelle est l'émotion sur chaque scène. Je fais tout très simplement, j'essaie de me faire confiance. Ensuite, je parle avec le metteur en scène parce qu'encore une fois cela ne peut pas se faire tout seul. Je lui expose mes idées, bonnes ou mauvaises, très souvent mauvaises d'ailleurs, mais ça ne me gêne pas ! Dès lors qu'il m'a exposé sa vision du sujet, j'essaie de rejoindre son point de vue, de voir s'il n'y a rien qui me choque et après l'avoir vu une dernière fois on passe au tournage. Sur le plateau, je joue pour mon partenaire et j'aime qu'il joue pour moi. Tout se passe dans les regards, les mains, les pieds, dans la posture du ou des partenaires qui se trouvent en face de moi.





Vous vous souvenez de la manière dont Philippe Godeau vous a proposé ce rôle ?

Il me l'a proposé environ un an et demi avant le tournage, et j'ai alors pensé qu'il s'agissait des déboires et de l'itinéraire nocturne d'un alcoolique, et je n'avais pas envie de faire ça, je trouvais le film beaucoup trop noir. Il a cherché d'autres acteurs puis est revenu vers moi, bien après. Mon agent avait lu le scénario et m'avait dit qu'il était formidable. J'ai donc à mon tour lu ce scénario et compris qu'il ne s'agissait pas d'une errance mais d'une thérapie. Je me retrouvais alors dans ce que je préfère : beaucoup de partenaires, l'idée de la troupe...

Est-ce facile, après une journée de tournage, de sortir d'un tel personnage, noir, complexe ?

Je dirais qu'avec l'expérience, ce n'est pas difficile, parce qu'après tout on quitte le personnage sans cesse durant la journée, à chaque « Coupez ! ». Ce qui est beaucoup plus délicat à vivre, c'est lorsque l'ambiance sur le tournage est mauvaise. Il ne faut pas oublier que la vie continue pendant le tournage, et que quelque soit le boulot, vous vivez pendant ce temps-là. C'est absolument indispensable, et Chabrol m'a beaucoup appris sur ça. Certains metteurs en scène pensent qu'on fait un film en apnée pendant deux, trois ou quatre mois, et créent une ambiance étouffante. Sur ce film, c'était tout le contraire : on avait un metteur en scène généreux, qui se préoccupait beaucoup du bien être des acteurs et de l'équipe.

C'est l'équilibre que cherchent tous les personnages du film...

Exactement. Les personnages du film luttent contre une maladie, celle de l'addiction. Ils ne peuvent plus se passer de l'alcool, de médicaments ou de drogues. Ils luttent contre cet acharnement physiologique. Toutes les addictions se ressemblent, donc c'était bien que l'on puisse montrer à travers différents personnages que finalement c'est le même problème.

Sur le tournage on sentait la bienveillance qu'il y avait entre tous, on sentait qu'il n'y avait aucune bataille d'ego...

Oui, et pour moi c'est essentiel. Lorsque je suis en charge d'un rôle cela représente une responsabilité vis-à-vis du metteur en scène, de la production, du public, mais aussi de moi-même. Ça fait plus de trente ans que je fais ce métier, donc cela n'a d'intérêt pour moi de continuer à jouer que si je progresse. Pour progresser, je connais mes armes : l'harmonie, le sens de l'équipe, du collectif et les partenaires.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires, Michel Vuillermoz, Mélanie Thierry ou Anne Consigny, et avec ce groupe ? Avez vous trouvé facilement votre place ?

Oui bien sûr, puisque je suis relativement privilégié, ayant le premier rôle ! J'ai une responsabilité, c'est de faire en sorte que tous les autres personnages se sentent à

l'aise. Je suis là pour rassurer les acteurs qui pourraient être inquiets, et puis surtout je n'essaie jamais de surprendre mes partenaires. Ce que je fais, ils le voient en répétition puis à la première prise. Je déteste les effets de manche, les virtuosités, tout ce qui est très égocentrique, donc j'essaie de montrer à mes partenaires qu'ils ont la liberté de leur création, de les encourager. Pour moi c'est simple, il faut que mon partenaire soit le meilleur possible puisque c'est lui qui va déterminer ma réponse. C'est d'ailleurs comme ça que je choisis aujourd'hui mes films : en fonction des partenaires.

Il y a une scène bouleversante dans le film, la confrontation entre Hervé et sa femme, jouée par Anne Consigny. Est-ce une scène qui a été particulièrement difficile à tourner ?

C'est une scène difficile surtout pour Anne Consigny. Ce qui est plutôt marrant dans cette scène c'est que je la fais venir au centre de cure parce que j'ai envie de la montrer à tout le monde, de montrer à quel point elle est jolie et que je suis fier d'elle, mais finalement ça me retombe dessus puisqu'elle explique, à mots couverts, à quel point la vie d'accompagnement d'un alcoolique représente un enfer et que l'éloignement lui fait du bien. J'ai beaucoup aimé travailler avec Anne Consigny, qui est une grande actrice d'une sensibilité rare .

La dépendance, quelle qu'elle soit, touche presque chacun d'entre nous. Est-ce important selon vous de le montrer sous la forme d'une fiction ? Est-ce que vous pensez que ça a plus de force qu'un documentaire ?

Ni plus ni moins. Disons que ce qui est intéressant pour moi c'est d'arriver à faire un film qui reste un divertissement sur un sujet grave et profond. Le problème des films dramatiques, c'est qu'il faut qu'ils soient digestes. Grâce à Hervé Chabalier, on a un témoignage. Ensuite, le metteur en scène et la scénariste ont souhaité donner, dans la fiction cette fois, une dramaturgie à cette histoire. On parle d'un sujet profond, grave, mais à nous d'y mettre de la vie, de l'authenticité et aussi un peu de légèreté. A chaque fois que je fais un film dramatique, j'ai ça en tête : comment le rendre digeste ? Vous ne pouvez pas faire venir les gens dans une salle de cinéma, les faire payer pour voir un film sur un sujet grave, si vous n'avez pas le divertissement. J'emploie le mot « divertissement » pour reprendre une expression d'Ingmar Bergman, qui disait : « N'oublions pas que nous faisons un métier de divertissement ». Les gens ont leurs difficultés personnelles, ils vont au cinéma pour les oublier et se divertir, s'ils tombent sur un film chiant ils n'ont qu'une envie c'est de sortir de la salle !



Entretien Mélanie Thierry

Comment présenteriez-vous le personnage de Magali ?

C'est une rebelle, une jeune femme de 23 ans brisée par la vie, qui s'est construite toute seule. Ses parents n'ont pas été à l'écoute, ne l'ont pas vue grandir. Elle n'a pas encore vraiment touché le fond pour pouvoir comprendre comment remonter à la surface, et elle tourne un peu en rond. Elle est perdue, elle ne sait plus où elle en est, elle a l'impression qu'elle n'a pas droit au bonheur, qu'on ne la comprend pas au sein du groupe parce que c'est la plus jeune. Le personnage d'Hervé est le seul à s'intéresser à elle, à faire le premier pas, à la regarder avec tendresse et bienveillance.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce projet ? Après avoir joué dans des films de science-fiction (Babylon A.D.) ou d'action (Largo Winch), vous revenez à quelque chose de plus intimiste...

Après avoir essayé les films d'action, avoir beaucoup couru, beaucoup hurlé, ça fait du bien de retourner à quelque chose de plus simple. J'ai eu l'impression de revenir à l'essentiel, de comprendre pourquoi je fais vraiment ce métier : pour le jeu, tout simplement. C'est aussi le premier film où je m'investis dans un rôle très éloigné de moi. J'ai osé davantage, j'ai pris plus de risques.

Le plaisir du jeu est-il très différent en fonction des films ?

Plus jeune, le fait de jouer me paralysait, je me refermais comme une huître, mais aujourd'hui je m'amuse. Et même si je redoute toujours le premier jour d'un tournage, je prends du plaisir. L'excitation l'emporte sur la peur, c'est comme un défi.

Est-ce d'autant plus fort avec ce type de personnage ?

J'ai aimé tous les personnages que j'ai joués. Je trouve le rôle de Magali très touchant, parce qu'elle est vulnérable, mal-aimée, à fleur de peau. C'est assez fort à jouer, et à la fois il ne faut pas que ce soit trop noir. Quand j'ai reçu une des premières versions du scénario, le personnage était beaucoup plus noir, plus violent, et ça m'avait un peu refroidie. J'appréhendais de jouer ce genre de personnage, je craignais que ça me touche trop.

Comment s'est passé le tournage sous la direction de Philippe Godeau ?

J'aime bien sa démarche, son humilité. Philippe est quelqu'un de tendre et doux, qui s'intéresse aux gens. Avec certains metteurs en scène, il ne faut pas être susceptible sinon on a les larmes qui montent et on n'arrive plus à jouer. Philippe, lui, est très discret. Il est là sans être là, il gère tout, il met toujours de la bonne humeur sur le plateau, sans rien imposer, et du coup ça permet d'avoir une liberté incroyable. Il n'était jamais derrière son combo, il se mettait au pied de la caméra et nous regardait, donc il voyait tout





ce qui se passait sur nos visages. C'est très agréable, même si c'est beaucoup plus intimidant parce qu'il n'y a pas de filtre !

On sent beaucoup de bienveillance de sa part pour l'ensemble de son équipe...

Oui, c'est ça, de la bienveillance. Il y avait sur ce tournage un sentiment de groupe, de troupe. En général, j'ai vite le trac, je ne suis jamais satisfaite. Mais là, dans la petite ville d'Aix-les-Bains, j'avais l'impression d'être au bout du monde, au milieu de la forêt, des montagnes, dans cette ambiance très familiale. Ça m'a rassurée. C'est la première fois que j'ai senti à quel point on pouvait se reposer sur une équipe technique, à quel point ils étaient importants, solidaires et à l'écoute.

C'est un peu le propos du film : le fait que ce soit très difficile de s'en sortir seul, sans échange...

Oui, les personnages de cette histoire se comprennent, ils ont besoin les uns des autres, sinon ils n'arriveraient jamais à s'en sortir. Il y a entre eux un lien très fort, sincère et beau. C'est émouvant de sentir une telle entraide. S'il y en a un qui tombe, tout le jeu de dominos s'écroule. Si le film est réussi c'est grâce à cette alchimie entre une équipe, un metteur en scène et des comédiens qu'il a choisis.

Comment avez-vous travaillé avec François Cluzet ?

Je suis super heureuse d'avoir tourné avec François. Passer de Vin Diesel dans *Babylon A.D.* à François Cluzet, c'est

tout un monde ! Tout était simple avec lui, on s'écoutait, on se marrait, il y avait une vraie connivence. Comme nous prenions beaucoup de plaisir à jouer tous les deux, nous étions de plus en plus libres. François m'a permis d'aller loin dans le jeu. Le trio Philippe, François et moi, ça a été magique !

Pour préparer ce rôle, avez-vous assisté à des réunions de groupes d'alcooliques ?

J'ai juste lu le livre de Joseph Kessel sur les Alcooliques Anonymes, qui m'a beaucoup appris sur le sujet. C'est un livre étonnant parce que ces réunions représentent un monde que l'on ignore complètement, une sorte de monde parallèle.

Qu'attendez-vous du film ?

Même si chaque personnage trimballe une histoire personnelle douloureuse, le film n'est pas désespérant du tout mais au contraire plein d'espoir.

En ce qui me concerne, je ne fais pas de cinéma depuis longtemps, je n'ai pas encore joué dans beaucoup de films, j'ai donc envie de m'installer, de m'ancrer.



Entretien Michel Vuillermoz

de la Comédie Française

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Philippe Godeau m'a contacté et m'a demandé de lire le scénario. Je trouvais l'histoire très bien ficelée, et le personnage très beau. Il y avait des situations assez fortes à jouer, j'ai donc eu très envie de faire le film.

Comment présenteriez-vous le personnage de Pierre ?

Pierre revient en cure de désintoxication pour son problème de dépendance à l'alcool pour la énième fois. Il ne s'en sort pas comme, malheureusement, beaucoup de dépendants à l'alcool ou à la drogue. Pour toutes les dépendances possibles, qu'elles soient aux drogues dures, à la cigarette ou à l'alcool, il y a en général des conséquences violentes sur l'entourage proche, la situation familiale, professionnelle... Pierre est un personnage assez émouvant parce qu'il est lucide sur sa propre issue, il reste joyeux jusqu'au bout, même s'il sait que l'alcool sera plus fort que lui. Comme s'il le choisissait. Je pensais vraiment, avec ce rôle, à des gens qui m'ont impressionné en tant qu'acteurs mais aussi en tant qu'êtres humains, comme Serge Gainsbourg ou Philippe Léotard, des gens qui, je pense, étaient conscients de ce qu'ils faisaient, des risques qu'ils encouraient et qui sont allés jusqu'au bout.

Comment avez-vous composé ce personnage ?

J'ai réfléchi à qui il était, d'où il venait. J'aime bien chercher un peu le vécu d'un personnage, une espèce de biographie. J'invente où il est né, quelle a été sa vie professionnelle, sentimentale. Je suis aussi allé aux Alcooliques Anonymes, voir comment se passait une réunion. J'ai lu le bouquin de Joseph Kessel et bien sûr aussi le livre d'Hervé Chabaliér. J'ai aussi rencontré un spécialiste, le docteur Philippe Batel. Pendant deux heures, il m'a parlé du comportement de l'alcoolique même quand il ne boit pas, de tout ce qui peut se traduire physiquement jusqu'au vocabulaire de la personne. De façon intellectuelle ou intuitive, il vaut mieux comprendre un personnage pour le jouer. Si on le comprend, on sait comment il fonctionne et on peut à priori le mettre dans n'importe quelle situation.

Avez-vous des affinités avec ce personnage de Pierre ?

Personnellement, non. J'ai des dépendances aussi, un peu comme tout un chacun, mais j'arrive à me maîtriser. Je ne suis pas alcoolique, j'aime bien boire mais je bois de façon modérée, comme on le dit très hypocritement d'ailleurs. Après, c'est plus une affinité avec le personnage de Pierre à certains moments, son autodérision par exemple, sa façon de ne pas se prendre au sérieux. Moi j'aime bien rigoler, déconner, donc forcément je mets dans le personnage de Pierre ce que je suis.



Est-ce que le fait de jouer le soir au théâtre quelque chose de complètement différent vous a aidé à quitter une histoire parfois pesante ?

Ça n'a rien à voir, parce que je compartimente, les pièces de théâtre entre elles, et le film. Ce n'est pas le même exercice du tout. En plus le tournage a été très ludique, tout s'est passé de façon douce. Philippe était très prévenant, tous les comédiens se sont bien entendus, ce qui est rare. On formait un petit groupe, une petite troupe, comme à la Comédie Française ! On prenait du plaisir à se retrouver, à être ensemble, même en dehors du tournage.

C'était donc plus de l'émulation entre vous que de la concurrence ?

Oui, de l'émulation saine, positive. C'est un film de groupe, un film choral, comme le voulait Philippe, et je crois qu'il a bien réussi, ne serait-ce que par le casting. On est très différents, on n'est pas sur le même registre et il n'y a pas de concurrence entre nous. Parfois, avec l'ego des acteurs, il arrive qu'il y ait parfois une rivalité, voire une jalousie. Là, on avait chacun une fonction différente, un style de jeu différent, des personnalités différentes, donc aucun n'allait sur les plates-bandes de l'autre.

Quel réalisateur est Philippe Godeau ?

C'est le premier film de Philippe en tant que réalisateur mais il est étonnamment très précis. Il sait ce qu'il veut, il n'a pas d'orgueil mal placé, il est à l'écoute et se fait comprendre des acteurs. On sait ce qu'il veut, on sent quand il y a

quelque chose qui le dérange, qui le gêne, ou quand il est content. Il est très humble, très ouvert et en même temps très ambitieux. Il ne lâche rien avec les acteurs, il est toujours très attentif et très délicat. Ce tournage était agréable, plaisant, joyeux et léger. L'ambiance d'un film dépend beaucoup de la personnalité de celui qui le dirige.

Entretien Jean-Louis Aubert

Cette bande originale est la deuxième que vous composez en quelques mois après celle du film de Philippe Claudel Il y a longtemps que je t'aime. Quel a été le déclic pour que l'on vienne vers vous ?

Je connais Philippe Claudel depuis 4/5 ans. Il est venu me voir enregistrer en studio et il a pensé que je pourrais composer la musique de son film. Après l'écoute de la chanson *Alter ego*, il m'a dit que son film tournait autour du même sujet et nous sommes partis sur cette idée là. Philippe Godeau a fait appel à moi parce qu'il avait beaucoup aimé la musique que j'avais composée pour ce film.

Pour le film *Il y a longtemps que je t'aime*, je suis parti sur une musique acoustique et pour *Le dernier pour la route* sur quelque chose de plus électrique. Mais ces musiques ont en commun, un petit quelque chose qui évolue dans le temps. La musique suit le cheminement du personnage. Elle s'ouvre, s'élève en passant par divers états : la colère, la patience, l'interrogation. L'auteur navigue dans ces mêmes états d'âme pour arriver à une chanson.

Il n'y a pas de volonté de coller à une musique. La musique se fait en même temps qu'on avance dans le film. L'échange est important, je fais du sur-mesure, je suis au service du film, comme un acteur ou un cadreur.

Est-ce un exercice difficile de composer une musique pour un film ?

Je n'ai pas l'habitude de faire des musiques de film. Je pense qu'on vient d'abord chercher chez moi une certaine innocence.

Comme un débutant, je travaille sans technique particulière. Alors pour les deux films, je me suis inspiré du personnage principal et je me suis collé à son âme, à son état d'esprit.

Philippe Godeau avait-il une demande particulière ? Comment s'est passée votre rencontre ?

Philippe Godeau avait demandé à d'autres compositeurs et notamment à Craig Armstrong, que j'adore, de travailler sur la musique de son film. Il avait réalisé une très belle maquette qui plaisait beaucoup à Philippe. Mais une fois « posée » sur les images du film, le tout ne fonctionnait pas idéalement.

Alors il m'a rappelé et m'a demandé de faire la musique de son film. Là, j'étais très fier d'avoir été choisi !

Au-delà de la musique, qu'est-ce qui vous a touché dans le projet ?

J'ai adoré le film et le sujet me touche énormément. Je connais très bien ce genre de centres de cure et ma petite sœur y travaille. Quand on a fait la tournée « Les aventuriers d'un autre monde », les bénéfices ont été reversés à l'un de ces centres. J'ai eu beaucoup d'amis avec des problèmes divers et variés, quelques-uns sont devenus des personnes



exceptionnelles grâce à de petits stages comme ça et ... d'autres sont morts...

Le film n'est pas condescendant, il n'y a pas de morale à la fin, on ne sait pas ce qu'Hervé va devenir, mais on sait qu'il a redécouvert le langage, l'échange avec les autres dans leur différence. On sait aussi qu'une autre porte s'est ouverte pour lui et que s'il a à nouveau besoin d'aide, il saura où frapper.

Je ne sais pas comment on peut avoir un regard tendre sur les autres, si on n'a pas un peu de tendresse sur soi même. Reconnaître qu'on s'est planté, qu'on est tombé, est humain.

On n'a pas besoin d'être alcoolique pour se retrouver dans ce film. On vit vraiment cela dans ces centres de cures, et il suffit d'assister à une réunion des Alcooliques Anonymes pour entendre ces témoignages qui font qu'on est moins seuls.

Le film parle de la dépendance et du fait qu'on ne peut pas s'en sortir seul, qu'on a besoin du groupe et de l'échange...

Je trouve ça magnifique, parce que c'est une chaîne d'entraide, avec les mêmes interrogations que celles de l'acteur au début du film. « C'est une secte ? C'est quoi ce bordel ? Je ne suis pas fais pour ça ! » Je suis également passé par ce processus. Je pense que si l'on s'en sort, on en sort grandi avec une nouvelle connaissance humaine et une connaissance de soi.

Si ce film peut tendre la main à quelques personnes aussi, je trouve ça très bien. ...

Sous l'angle de la dépendance à l'alcool, finalement le sujet du film concerne toutes les dépendances en général.

Il y a une phrase que j'aime beaucoup : « On a toujours le droit de se lever et de partir d'une table où on s'ennuie ». Pour ma part, je me suis aperçu aussi que je buvais parce que je m'ennuyais et que je n'avais pas envie de faire mauvaise figure. C'est juste un masque en fait....

Dans le film François Cluzet dit : « C'est quand tu es en solo que tu es le plus entouré ». Dans la musique, pensez-vous qu'on est plus fort en groupe ou en solo ?

J'ai eu des périodes où je n'ai jamais été aussi seul qu'en groupe.

Non, au final je pense que ça correspond à différentes périodes de la vie. C'est très bien de partir en groupe, mais au bout d'un moment ça me fait penser aux Frères Jacques ou ces vieux groupes qui font toujours la même chose... même les groupes de rock... et même les groupes qui s'entendent bien...

Le titre de votre dernière tournée « Un tour sur moi-même » pourrait être un sous-titre pour le film de Philippe Godeau, non ?

Oui il y a cet effet de miroir, la projection sur l'autre. C'est vrai que cette tournée c'était une forme de miroir. On est seul mais pas tout seul et cela devient beaucoup plus

tendre que la solitude. Alors que la solitude mine, sauf pour quelques initiés qui savent la gérer, parler de soi avec d'autres, partager sa solitude avec d'autres solitudes donne lieu à beaucoup de bonheur, de questionnements sur la vie qui passe...

Vous pouvez me dire un mot sur la chanson du générique de fin Jette une pierre ? On la croirait écrite pour le film...

Quasiment, en tout cas, c'est ce que j'ai fait croire. Je ne sais pas d'où m'est venue cette chanson... peut-être des bords de la Seine où je me promène souvent et qui m'inspire. Cela m'arrive quelque fois de jeter un souci sous forme d'un caillou dans l'eau.

Que retiendrez-vous de cette expérience sur ce film ?

Je suis très fier d'y avoir contribué. Beaucoup de mes amis sont partis, beaucoup de gens autour de moi ont eu des problèmes de dépendance. Moi-même j'en ai eu, alors si je peux faire un peu partie de la chaîne d'entraide....

Quand Philippe Godeau s'est lancé dans ce film, j'ai eu envie de participer à un projet qui ferait de ces inconnus des gens beaux à l'écran, parce que c'est un peu de ce que j'ai vécu dans la vie. L'idée que le public puisse les découvrir à travers le film me plaît.



Listes artistique

François CLUZET	HERVÉ
Mélanie THIERRY	MAGALI
Michel VUILLERMOZ	PIERRE
Eric NAGGAR	GUNTHER
Lionnel ASTIER	JEAN-MARIE
Raphaëline GOUPILLEAU	HÉLÈNE
Eva MAZAUIC	KRIS
Ninon BRETECHER	SANDRA
Françoise PINKWASSER	SOLEDAD
Marilyne CANTO	CAROL
Riton LIEBMAN	MARTIN
Bernard CAMPAN	MARC
Anne CONSIGNY	AGNÈS
Arthur MONCLA	THOMAS





Liste technique

Réalisation	Philippe GODEAU		
Scénario	Agnès DE SACY et Philippe GODEAU		
	D'après l'ouvrage de Hervé CHABALIER		
	<i>Le dernier pour la route</i> publié aux Editions Robert Laffont		
Image	Jean-Marc FABRE		
Son	Michel KHARAT		
	Jean-Paul HURIER		
Assistant réalisation	Hubert ENGAMMARE	Coiffure	Patrick GIRAULT
Montage	Thierry DEROCLES	Scripte	Sylvette BAUDROT
Décors	Thérèse RIPAUD	Régie	Didier CARREL
Costumes	Anne SCHOTTE	Casting	Constance DEMONTOY
Maquillage	Françoise CHAPUIS	Photos de plateau	Nathalie ENO
		Musique originale	Jean-Louis AUBERT
		Supervision musicale	Valérie LINDON pour Ré Flexe Music
		Directeur de production	Baudoin CAPET
		Productrice associée	Nathalie GASTALDO
		Produit par	Philippe GODEAU

Une coproduction
PAN-EUROPÉENNE, STUDIOCANAL, FRANCE 3 CINÉMA, RHÔNE-ALPES CINÉMA

Avec la participation de CANAL+, CINÉCINÉMA et FRANCE 3
En association avec la BANQUE POSTALE IMAGE 2

Avec le soutien de la FONDATION GROUPAMA GAN POUR LE CINÉMA, du PROGRAMME MÉDIA DE L'UNION EUROPÉENNE de la PROCIREP et de L'ANGO-AGICOA

Distribution PAN-EUROPÉENNE - WILD BUNCH DISTRIBUTION
Ventes internationales STUDIOCANAL

Le dernier pour la route © 2008 Pan-Européenne – Studiocanal – France 3 Cinéma – Rhône-Alpes Cinéma

Musique

Supervision musicale : Valérie LINDON pour Ré Flexe Music

MUSIQUE ORIGINALE COMPOSÉE PAR JEAN-LOUIS AUBERT

Editions La Loupe - Enregistrée et mixée aux studios Labomatic
par Bénédicte Schmit

Denis Benarrosh : batterie, percussions

Johan Dalgaard : claviers

Laurent Vernerey : basse

Jean-Louis Aubert : guitares, basse, piano, percussions, voix

Producteur exécutif : Lambert Boudier

CHANSON GÉNÉRIQUE DE FIN

JETTE UNE PIERRE (Jean-Louis Aubert)

Interprété par Jean-Louis Aubert

© et © La Loupe

Avec l'aimable autorisation de Virgin Music

une division de EMI music France

EXTRAITS MUSICAUX

SOMETHING WICKED THIS WAY COMES (Hugh Coltman)

Interprété par Hugh Coltman

© Because Editions

© 2008 ULM

Avec l'aimable autorisation d'Universal Music Vision

et de Because Editions

UNA NUOVA STORIA (Eric Gamsa & Elisabeth Conjard)

K MUSIK / KOSINUS

E TALKING (David Dewaele / Stephen Dewaele)

Interprété par Soulwax

© Strictly Confidential / We'll sue you

Droits pour la France et territoires SACEM

Strictly Confidential France

© PIAS Recordings

COME ON DOWN WITH ME

Composé par Jay Condiotti & Nadia Finkelstein

© et © ZFC Music

Avec l'aimable autorisation de Universal Publishing

Production Music France

NUMBER ONE

Composé par Louise Dowd & Richard Salmon

© et © Atmosphere Music Ltd

Avec l'aimable autorisation de Universal Publishing

Production Music

UNTIL WE BLEED - Feat. Lykke Li

(Mikael Karlsson / Andreas Kleerup / Li Lykke Timotej Zachrisson)

Interprété par Kleerup

© 2008 Universal Music Publishing AB / Please Music Works, LLC /

Emi Music Publishing Scandinavia AB

© 2008 Emi Music Sweden AB

Avec l'autorisation d'Universal Music Vision, de Please Music Works

& de Emi Music Publishing France S.A.

NY EXCUSE

(Nancy Whang - James Murphy / David Dewaele - Stephen Dewaele)

Interprété par Soulwax

© Strictly Confidential / We'll sue you / C.C.

Droits pour la France et territoires SACEM

Strictly Confidential France

© PIAS Recordings

*Notre plus grande réussite n'est pas de ne jamais tomber,
mais de toujours nous relever.*

PRODUCTION

PAN-EUROPÉENNE

10, rue Lincoln

75008 Paris

Tél. : 01 53 10 42 30

Fax : 01 53 10 42 49

production@pan-europeenne.com

www.pan-europeenne.com



PRESSE

JOUR J COMMUNICATION

Michèle Sebbag

Grégory Quiquemelle / Camille Touitou

78, avenue des Champs-Élysées

75008 Paris

Tél. : 01 53 93 23 72

Fax : 01 53 93 23 74

msebbag@wanadoo.fr

Mob. : 06 86 44 77 45

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION

99, rue de la Verrerie

75004 Paris

Tél. : 01 53 10 42 50

Fax : 01 53 10 42 69

distribution@wildbunch.eu

www.wildbunch-distribution.com

